



Treno Notte



Train de nuit pour Rome. Ville éternelle, ville de l'instant, elle vous accueille, des ocres des ruelles au bleu azur de ces ciels lumineux contemplés par des ruines millénaires. Dolce Vita ? Pas si simple. Nouvelle étape sur le blog voyage de notre globe-trotter.

A peine débarqué de la gare Roma Termini vous voilà en plein cœur. De quoi, vous ne sauriez le dire au juste. Expliquer ce charme indéfinissable qui vous saisit dès vos premiers pas dans la ville éternelle, ce serait un peu trahir ce qui précisément vous le rend si précieux. Vous gardez ça pour vous. A deux pas, c'est l'hôtel des Artistes. Avec sa terrasse de verdure sur le toit. Votre premier capuccino après la nuit passée dans les soubresauts du Palatino. La clim était dérégulée. Vous grelotiez. A présent vous vous installez dans le matin clair. Physiquement, mais aussi mentalement.

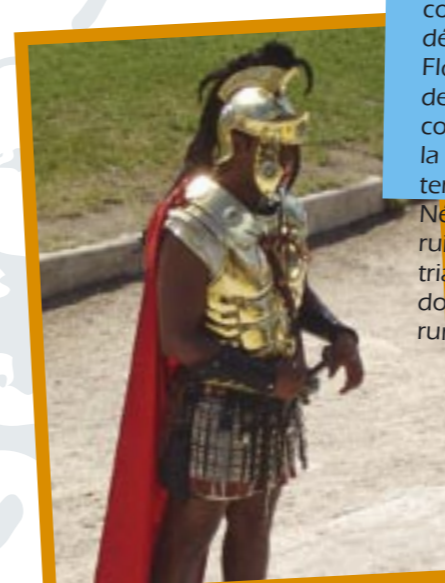
Rome n'est pas comme Milan la capitale de la mode et du design. Elle n'est pas comme Florence une ville musée. Ni comme Venise, languissante sur sa lagune, jaillie toute entière de sa propre beauté. Rome est un peu tout ça et à la fois un peu plus que cela. Rome se retrouve toute entière dans le mouvement qu'elle génère et qui la propulse en avant. Le bruit de ses rues. L'animation de ses piazzas. La vie de ses terrasses où la ville semble, avant toute autre, avoir inventé le bonheur. Piazza Navona par exemple.

Mais un bonheur à l'italienne, comme Venise : toujours placé sous le signe de l'éphémère. Comme s'il existait une réticence à s'y engager pleinement, pour ne pas avoir à le perdre. Perçoit-on bien toujours ces élancements de tristesse propres au monde méditerranéen ? L'exubérance, les joies tonitruantes et superficielles ne sont souvent que les masques que l'on impose à la gravité, histoire de n'inquiéter personne. Une forme élaborée de civilité sudiste, en quelque sorte.

En 1960 La Dolce Vita remporte la Palme d'Or au Festival de Cannes, devient une expression en soi et rend populaire le métier loufoque de photographe mondain sous les traits de Papparazzo (personnage dont le nom donnera les "paparazzi" des magazines "Peoples"). Chroniques de la via Veneto, les Champs-Élysées romains, de ce bonheur facile, brillant, ostentatoire. Mais Marcello (interprété par Marcello Mastroianni) va progressivement découvrir que toute la frime de la jeunesse dorée à laquelle il appartient masque en fait la décomposition des classes aisées, désœuvrées, futiles. Film du désenchantement existentialiste, de la perte de soi dans un monde cynique et sans illusion.

C'est que Rome est aussi une ville de ruines. Elle a plus que d'autres cette double connaissance, et si profondément inscrite dans sa chair, de la grandeur et de la décadence. Milan n'est pas une ville de ruines. Venise n'est pas une ville de ruines. Florence n'est pas une ville de ruines. C'est elle, Rome, qui porte au plus profond de son identité la stupeur de son empire effondré. Elle regarde une étoile, en conserve au front la lumière ; mais c'est une lumière froide. La lueur fossile d'un astre depuis longtemps éteint. Il y a dans cette lumière-là tant de sagesse, tant de justesse.

Née du monde sauvage, fille du Tibre et de la Louve, Rome. Tenir vibrantes ces ruines. A chaque pas. Ruelles coupées en deux, à l'oblique. Un triangle obscur, un triangle de lumière. Quelque part dans le Trastevere. Un chat, écrasé de chaleur, dort à l'ombre murmurante d'une fontaine solitaire. Se mêler à ça : à cette exacte rumeur des choses. ■



Toutes photos : Courtesy Studio Justine

